

De quel bord/bohr sommes-nous ?

Christian Dubois

1. Prétexe

« De quel bord sommes-nous ? » fut évidemment le prétexte pour jouer sur l'homophonie et sur l'équivoque pour rappeler ce que notre destin de « parlêtre » doit aux « lois du langage ».

« De quel Bohr sommes-nous ? » comme moment de découverte d'une pensée qui, issu d'un champ éloigné de la psychanalyse, en redéfinit pourtant avec beaucoup de pertinence les enjeux en situant avec précision les écueils de la fascination imaginaire constitutive du monde.

Il n'entre bien évidemment pas dans mes intentions de parler pour préciser ce que serait ou devrait être « notre » position à « nous », analystes.

Si tant est que ce « nous » ait quelque consistance, ce serait prétention de vouloir le cerner et abus de mon actuelle fonction -Président de l'Association Freudienne de Belgique- de penser pouvoir parler autrement qu'en place d'un parmi d'autres.

2. Inconscient, vous avez dit l'inconscient ?

« L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement

quand on dort. »¹

Cette hypothèse est une hypothèse forte parce qu'elle introduit une rupture dans le monde de l'humain, celle-là même qui permet de situer la réalité comme un fantasme et rend nécessaire l'équivoque pour cerner ce qu'il y a de réel pour le sujet.

Mais il y a là un paradoxe : l'inconscient semble caractériser ce qui fait l'humanité de l'homme en le rendant à jamais irréductible à sa condition et pourtant à se demander « est-il de toute éternité et universel ? », à cette question, il faut répondre par la négative.

L'inconscient freudien n'apparaît qu'au XIX^{ème} siècle dans un contexte économique et politique particulier caractérisé par le déclin de « l'imaginaire paternel » nous précise Lacan. D'où son interrogation bien des années plus tard : nous n'avons pas moyen de savoir si l'inconscient existe hors de la psychanalyse.

Cela ne signifie nullement qu'avant 1900 ou en d'autres lieux que celui de nos sociétés industrialisées les *manifestations de l'inconscient* n'existent pas. A leur façon, djinn, génies et diableries rendent compte de cette préoccupation de l'Au-delà, de l'occulte.

Cela ne signifie pas non plus qu'il y aurait à idéaliser la pratique de la psychanalyse et de la « cure type » comme seul moyen d'accès à ce qui semble caractériser l'homme : d'être un être dont le monde ne se réduit pas au visible. Imposer l'analyse en toutes circonstances, *urbi et orbi* relève de la supercherie. Bien davantage, il faut affirmer qu'il existe une cohérence entre la maladie et le dispositif qui permet d'en entendre les enjeux. Ce dispositif est partie prenante de la subjectivité de ceux qui l'interrogent, il y a entre eux une continuité moebienne.

Quel serait donc alors « l'avantage » du concept d'inconscient pour aborder ces phénomènes si ce n'est qu'il permet de les penser de façon laïcisée ?

Positionner le réel, comme ce qui de la réalité est expulsé par le symbolique ou par le nœud borroméen ainsi que le fait l'enseignement de Lacan n'est pas sans le risque pour le psychanalyste de glisser vers un dangereux positivisme qui confine rapidement en un profond mysticisme ou encore un redoutable scepticisme : si c'est en effet le rien dans l'Autre qui fonde l'identité, pourquoi tenir la différence des sexes comme une différence

1. J. Lacan, *Le moment de conclure*, leçon du 15/11/77, inédit.

essentielle à nulle autre pareille ?

« Le mot a une propriété tout à fait curieuse, c'est qu'il fait la chose. »² Certes et en toute rigueur, mais cela impose alors de distinguer fermement cette chose des choses constitutives du monde sensible, cela nécessite aussi de distinguer les « Lois du langage » des « Lois de la gravitation universelle » par exemple dans la mesure où le réel visé par ces dernières existe indépendamment d'elles.

Dans la première leçon de RSI, Lacan soutient que le Réel c'est ce qui est strictement impensable. L'ennui c'est que même dit ainsi, cette idée reste entachée de cette « débilité mentale » propre à l'imaginaire, parce que cette idée est elle-même ...une pensée et qu'on ne peut penser qu'avec son corps, avec son image du corps. Une idée, cela a un corps. Et c'est le mot qui le lui confère.

On *est* dans l'imaginaire, et si formels que soient les nœuds du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, la question de leur *sens* reste posée même si l'analyse n'opère qu'à essayer de le réduire ce sens qui relève de l'Imaginaire.

C'est peut-être parce que la question du sens reste posée, le sens du symptôme dans la façon dont le langage affecte le corps, que l'analyste rencontre les bords de son acte.

Évoquant dans RSI ce qu'il appelle l'Un de sens, équivoquant donc avec l'indécence pour rappeler sans doute que le sens est dans l'inconscient le sens sexuel, Lacan rappelle que l'inconscient est discordant, qu'il n'y a rien qui fasse accord au corps, qu'il est « ce qui de parler, détermine le sujet en tant qu'être, mais être à rayer de cette métonymie, dont Je supporte le désir, en tant qu'à tout jamais impossible à dire comme tel. »³

3. Réalité psychique et réalité matérielle du désir inconscient

« Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés ; mais cet avenir, qui est un présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé. »⁴

Ainsi se termine *La Science des Rêves*.

On trouve dans cette conclusion les ferments d'un bouleversement

2. Ibidem.

3. J. Lacan, *RSI*, leçon du 21/01/75, Edition de Lali.

4. S. Freud, *Die Traumdeutung*, Le Club Français du Livre, 1963, p. 337.

considérable des catégories de la pensée : voilà le processus inconscient décrit comme ce qui *révèle* le passé tout en imposant une *temporalité* inédite.

Au cours de ce dernier chapitre, S. Freud se questionne sur les rapports de ce qu'il appellera la *réalité psychique* avec la *réalité matérielle*. Il ne sait pas dit-il, s'il faut accorder une réalité aux désirs inconscients ni laquelle. Toutefois il lui semble qu' « une fois les désirs inconscients ramenés à leur expression dernière et la plus vraie, on peut dire que la réalité psychique est une forme d'existence particulière, qu'il ne faut pas confondre avec la réalité matérielle. »⁵

Chaque terme de cette phrase devrait être commenté : il s'agit bien des *désirs inconscients* « ramenés à leur expression dernière et la plus vraie » c'est-à-dire les *désirs inconscients* mis à jour par *l'interprétation psychanalytique*. C'est en effet *l'interprétation* du rêve qui est la voie royale à l'inconscient, non pas le rêve en lui-même, et c'est aussi bien *l'interprétation analytique* qui est susceptible de faire émerger leur vérité.

Quel type d'*existence* en effet pour ces désirs ?

La découverte freudienne de l'inconscient introduit assurément à une « autre réalité » de nature à bouleverser cette « réalité matérielle » que naïvement on aurait pu penser pouvoir saisir intuitivement. Car si le déchiffrement du rêve est de nature à révéler la réalité du désir inconscient, il faut en déduire que les modes kantien d'intuition empirique et pure sont radicalement insuffisants à nous fournir une représentation des processus psychiques.

Même de rien, si l'inconscient existe, nous voilà dans un monde où le désir ne peut pas être saisi intuitivement, où il ne peut être que déchiffré, et où la réalité psychique ne peut pas se saisir en dehors du processus d'analyse qui a servi à son « repérage ». Nous sommes donc de plein pied dans un espace où la réalité n'est pas « en dehors » d'un sujet qui en prendrait connaissance par ses sens.

4. Le soleil a rendez-vous avec la lune... pas le sujet

« Nous ne sommes pas du tout pareils à des planètes, nous pouvons le toucher à tout instant mais cela ne nous empêche pas de l'oublier. Nous avons toujours tendance à raisonner des hommes comme s'il s'agissait de lunes, en calculant leurs masses, leur gravitation... Et nous sommes toujours tentés de

5. Ibidem, p. 336.

faire une psychologie et une psychanalyse de lunes, alors qu'il suffit de se rapporter immédiatement à l'expérience pour voir la différence. »⁶

L'enjeu de cet énoncé de Lacan le 25 mai 1955 est de fonder une psychanalyse qui dépasserait cette illusion : cette appréhension somme toute intuitive d'un être humain, celle qui nous laisse penser que nous avons affaire à un autre qui peut être qualifié d'objet et devenir objet de notre connaissance, celle en définitive qui nous fait sans cesse glisser quand nous parlons de sujet vers cet être et cette unicité que nous lui prêtons quand ce n'est pas le confondre purement et simplement avec l'individu qui s'adresse à nous.

En 1955 en effet il s'agit d'entreprendre ce travail de décoller la psychanalyse de « l'ego psychology » soit plus fondamentalement de distinguer le Moi du sujet.

Chaque fois que nous pensons nous adresser au Moi, chaque fois que nous pensons savoir à qui nous parlons, nous traitons l'autre comme s'il était une planète en « oubliant » cette dimension de l'Aure qui transcende toute interlocution, nous « méconnaissions » que nous ne savons pas exactement ce que nous disons et à qui, bref ce trajet qui va de A à Es(S) dans le schéma L que Lacan introduit dans la même leçon.

A cette psychologie du Moi, Lacan tente de substituer une psychanalyse qui imposerait de concevoir le *sujet* comme *effet du signifiant*, c'est à dire de ne pouvoir penser le sujet qu'avec l'Autre et dans l'après-coup.

On ne soupçonne pas d'emblée le bouleversement que cette dimension de l'Autre introduit dans l'analyse, dans la façon de concevoir le sujet et le désir.

Et ceci sans doute parce que malgré les remarques de Lacan qui renvoie à la lecture du *Parménide* « où la question de l'un et de l'autre a été attaquée de la façon la plus suivie et la plus vigoureuse » pour assouplir notre pensée, on ne peut s'empêcher ni Lacan non plus d'ailleurs de « personnifier » l'Autre.

Est-ce que dire que l'essentiel de ce qui fait l'humain c'est qu'il est un être de langage est synonyme que d'affirmer sa nécessité de compter avec l'autre (Autre) pour savoir un peu qui il est, sa nécessité d'accueillir l'autre (Autre) jusqu'à en être l'hôte pour n'être pas lui-même dans l'errance ?

Et justement depuis cette séance de séminaire se posera cette question essentielle : de quel « autre » s'agit-il, puisque c'est au cours de cette séance que Lacan introduit le « grand Autre ».

6. J. Lacan, Séminaire 2, Le Seuil, p. 275.

Il s'agit là, on le sait, d'une altérité essentielle, d'une altérité à soi-même, celle précisément dont les planètes sont dépourvues et qui fait qu'elles sont « pur réel » : ce qu'elles sont et rien de plus. Altérité essentielle qui ne sera que lentement arrachée de ce positionnement intuitif du couple « extérieur et intérieur » et qui sera étudiée plus particulièrement dans le séminaire sur l'identification dont Lacan montre qu'elle repose sur la non identité à soi tout en introduisant un objet essentiel en tant qu'il est rejeté de la réalité, qui cause le sujet, l'objet a en tant qu'il transcende toute forme de représentation et qui n'est notable que d'une écriture.

La question de l'autre ou de l'Autre n'est pas à prendre comme celle du potache lacanien (qui mon Dieu aura encore pas mal de fil à retordre par la suite...) mais elle est à prendre au sérieux parce que « Je » est donc aussi un corps et un Moi qui pense. La question de l'Autre ne sera donc jamais tout à fait détachée de celle de l'autre. Celle du sujet aura beau être rigoureusement séparée de celle du Moi, elle n'en sera pas pour autant quitte : le sujet *n'est pas*, ou aussi bien il *n'est pas sans l'imaginaire*.

Le sujet a à subjectiver son inscription dans l'Autre. Néanmoins, il faut maintenir séparés sujet et subjectivation.

N'est-ce pas pour cela que quelque vingt ans après, Lacan sera amené à remettre le couvert pour détacher cette fois le sujet ...de la subjectivité au moyen des nœuds borroméens ?

Faire de la psychanalyse une discipline scientifique qui ne fasse pas taire le sujet comme on a fait taire les planètes, tel me semble être l'enjeu.

Parce qu'en effet à ce sujet Lacan semble formel : c'est la dynamique de Newton qui a fait taire définitivement les planètes, la théorie du champ unifié est bel et bien un langage tranquille : les planètes sont ce qu'elles sont, toujours à la même place. Tout est parfaitement déterminé dans leur syntaxe.

Alors, comment faire référence aux « Lois du langage » dans la détermination du sujet et de sa structure sans que cette détermination à l'instar des « Lois de la gravitation », annihile tout effet subjectivant ?

En 1955, la psychanalyse en est là : la psychologie du Moi, conçu comme cet organe d'intégration essentiel du système perception-conscience est en passe de faire taire le sujet en réduisant l'analyse à l'adaptation du Moi à sa réalité.

Elle est en train de « réussir » ce tour de force de rabattre l'analyse dans un statut de « fausse science » en évacuant son objet principal, l'inconscient

et le sujet.

Or ce déterminisme ne tient pas pour ce qui est du sujet de l'inconscient, « chaque fois que nous avons affaire à un résidu d'action, d'action véritable, authentique, à ce quelque chose de nouveau qui surgit d'un sujet – et il n'y a pas besoin que ce soit d'un sujet animé ».⁷

Le sujet comme tel dans son désir inconscient est imprévisible, indéterminé.

La syntaxe de cet « inconscient structuré comme un langage » ne peut être celle du champ unifié de Newton. Lacan en appelle alors aux relations d'incertitude de Heisenberg en précisant que c'est du côté du langage qu'il se produit quelque chose d'étonnant.

Les éléments ne répondent en effet pas là où on les interroge. Et Lacan de nous étonner une fois encore : après nous avoir demandé pourquoi les planètes ne parlaient pas, le voilà se demandant si les particules, elles, parlent... En tout cas elles sont susceptibles elles d'effet de surprise.

Mon propos est de montrer que cette référence à une « ontologie »⁸ quantique n'est nullement un artifice de présentation : la physique quantique tout comme l'inconscient « structuré comme un langage » procèdent de la même rupture logique, du même remaniement entre le réel et la réalité. L'intuition ne suffit pas pour saisir le monde des particules, elle défaille aussi à rendre compte de ce qui détermine l'humain quant au désir qui l'anime, quant à l'objet qui le cause comme sujet désirant. Il va s'agir dans les deux cas « d'évider l'évidence »⁹, soit tirer les conséquences qu'une représentation n'est pas signe d'un réel préexistant mais acte de sa détermination. La perception a valeur de tromperie. Elle se fonde sur l'exclusion d'une ombre d'objet : a, pour le psychanalyste, h pour le physicien.

« Avant tout, le fait que le mot même de « conscient » se réfère à des expériences susceptibles d'être retenues par la mémoire suggère une comparaison entre les expériences conscientes et les observations physiques.

7. Ibidem, p 280.

8. Il n'y a à proprement parler pas d'« ontologie quantique ». Néanmoins, on *est* dans l'Imaginaire, même si le sujet (ou l'objet qui le cause désirant) n'est nul être et n'a somme toute aucune épaisseur. L'expression « ontologie quantique » rappelle l'irréductible du corps pour penser et nouer RSI.

9. Evidence dont l'étymologie précise bien qu'elle se fonde sur le monde visible, sur la perception.

Dans une telle comparaison, l'impossibilité de donner un contenu intuitif à l'idée de l'inconscient correspond à l'impossibilité d'une représentation intuitive du formalisme de la mécanique quantique. »¹⁰

La psychanalyse et la physique quantique partagent-elles une semblable crise de mots ?

5. L'inconscient, le hasard et l'indétermination

Il est impossible de saisir la prise du corps dans le langage si on ne laisse pas toute sa place à la radicale altérité à soi qui s'introduit de ce fait.

La clinique avec de tout jeunes enfants regorge de ces moments « magiques » : ceux où une parole a effet de *nomination*, ce qui ne se peut que dans une expérience de plaisir, et où dès lors le corps de cet enfant tout autant que les échanges qu'il a avec celui qui pour un temps a occupé ce lieu de l'Autre, est porté par Autre chose que ce qu'il est.

Moments magiques souvent teintés d'humour parce que moment de création, moments de forçage aussi si bien décrits par Bergès et Balbo¹¹ où il s'agit vraiment d'*acte* : je me révèle être Je où je ne pensais pas. Quand les mots ont cet effet de prise au corps, que Freud a parfois appelé « incorporation », ils se révèlent être « signifiants du désir de l'Autre » ou encore chiffrés « Désir de la Mère » dans l'écriture de la métaphore paternelle et introduisent à un certain « effet de sens ». Ils font *du même coup* que le corps n'est plus *sphérique* mais *torique* : deux trous y font fonction.

A contrario, les situations cliniques où cette prise au corps, ce transitivisme, n'a pas lieu laissent les enfants comme des météores, identiques à eux-mêmes, corps sphériques sans orifices pulsionnels, obéissant à la loi de la gravitation universelle mais pas aux lois du langage. Le corps est alors souvent la seule évidence entre lui et son (ses) parent(s).

La clinique de ces situations renvoie à la complémentarité de Bohr parce que c'est notre engagement transférentiel, ou encore notre regard sur le lien parent enfant qui soutiennent une structuration possible. Notre regard supporte ce qui se constitue comme une surface unilatère entre l'enfant et le parent qui le parle. La « magie » à laquelle je faisais allusion n'est rien d'autre que l'introjection de ce regard. La clinique des « carences affectives précoces »

10. N. Bohr. « Unité de la connaissance », *Physique atomique et connaissance humaine*, Gallimard, 1991, p. 265.

11. G. Balbo et J. Bergès, *Jeu des places de la mère et de l'enfant*, Erès, 2000.

montre que si cette introjection ne s'opère pas suffisamment pour que l'Autre comme lieu pour l'enfant consiste indépendamment de la présence réelle de ce regard, l'enfant reste dépendant de ceux qui supportent son narcissisme primaire.

Remarquons avec Lacan que cet « effet de sens dans son Réel » tient non pas à l'emploi des mots au sens usuel, avec ce que cela suppose de prévalence donnée à leur compréhension, mais à leur jaculation, leur articulation comme adresse. « On croyait que c'étaient les mots qui portent. Alors que si nous nous donnons la peine d'isoler la catégorie du signifiant, nous voyons bien que la jaculation garde un sens, un sens isolable. »¹²

Situer le sujet de l'inconscient comme un effet du signifiant, c'est subvertir tant la notion de développement que celle de déterminisme. Il n'y a pas de déterminisme inconscient, il n'y a que « causalité psychique ».

« Les gens vouent un culte à la régularité. Ils aiment croire que l'évolution résulte d'un processus normal et naturel ; (...) Personne ne veut croire aux accidents. Ces derniers, expression soit d'une fatalité extérieure, ce qui est fâcheux, soit du hasard, ce qui est pire, sont bannis de l'imaginaire humain »¹³, dit Amélie Nothomb dans *Métaphysique des tubes*.

Il n'entre pas dans mon projet de discuter de « l'accident psychique » qui permet à la petite Amélie de se sortir de son apathie, mais de souligner que cette rencontre déterminante, ici le plaisir du chocolat blanc offert par la grand-mère paternelle, est pour chacun *nécessaire* comme trait d'inscription d'un sujet dans la chaîne signifiante et perte de l'objet qu'il était jusque là, objet comme faux être du sujet, ici « le tube ». Qu'il ne soit pas souvent repérable comme tel ne change pas la nécessité non seulement logique mais aussi *réelle* d'une telle entame.

Cet extrait de *Métaphysique des tubes* situe exactement le hasard comme déterminant psychique. Il y a quelque chose de quantique dans cette affirmation du roman d'Amélie Nothomb.

Ce que je voudrais souligner aujourd'hui c'est ce côté *imprévisible*, c'est-à-dire qu'il n'est nullement possible *a priori* de décider des signifiants fondateurs de l'éveil subjectif d'un être, ceux-ci ne sont repérables que dans *l'après-coup* d'une interrogation analytique.

Pas plus qu'il n'est possible de prévoir l'impact *signifiant* de telle situation

12. J. Lacan, *RSI*, p. 80, inédit.

13. A. Nothomb, *Métaphysique des tubes*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 18.

fût-elle « traumatique » sur la constitution de la structure d'un sujet.

6. Subversion de la causalité : « Propos sur la causalité psychique »

Dès 1946, dans son exposé « Propos sur la causalité psychique » Lacan va être conduit à subvertir la notion de psychogenèse.

Quand il parlera, en effet de la « causalité essentielle de la folie », ce sera pour remarquer que la folie a ce privilège de dévoiler « une structure constitutive de la connaissance humaine, à savoir ce support que le symbolisme de la pensée trouve dans la perception visuelle... »

Etudiant les phénomènes élémentaires de la folie, dénonçant une conception du délire comme se soutenant d'une « erreur fondamentale » et « le mirage d'une hallucination conçue comme une sensation anormale », Lacan renverse la conception de l'hallucination comme perception anormale et la croyance délirante comme déficit de sens.

La folie, dira Lacan est vécue toute dans le registre du sens et le phénomène de la croyance délirante est la méconnaissance. Bien plus décisif pour la détermination de la structure du fou que la réalité qu'il attribue aux phénomènes, est le fait que ceux-ci le visent personnellement.

Le signifiant peut en effet être rabattu sur une fonction de signe qui vient dire quelque chose à quelqu'un. Cela n'a plus « l'air de vouloir dire » mais cela dit. Une place, un certain vide manque où le sujet pourrait trouver lieu.

Lacan posera dès cette époque que la portée véritablement métaphysique de la folie est qu'elle pose le problème de la signification pour l'être en général, c'est-à-dire du langage pour l'homme. « Le mot n'est pas signe mais nœud de signification.»

Cette causalité particulière que constitue la « causalité psychique » rejoint, par la nécessité de compter avec « le hasard » entendu comme une combinatoire qui importe surtout par les lois qui la déterminent, le principe d'incertitude de Heisenberg.

Car ce qui échoit « comme par hasard » se révélera dans *l'après-coup* comme contraint par la répétition, par l'automatisme de répétition, qui laisse entrevoir le Réel qui y est arrimé. Un Réel comme tel impossible, comme savoir et comme objet.

L'idée que je soutiens c'est que l'introduction par Lacan de l'objet a en tant que c'est cet objet qui donne cette « enforme » particulière à l'Autre est homologue à l'introduction de la constante de Planck, h , dans la physique des

particules.

7. Mécanique quantique : la fin de l'illusion¹⁴

Quand en 1927 W. Heisenberg formule son principe d'indétermination, appelé encore relation d'incertitude, c'en est fini de l'illusion de pouvoir penser et saisir l'objet comme réalité « extérieure » évidente dont on peut déterminer les caractéristiques sans que cette saisie ne vienne le « perturber ».

De quoi s'agit-il ?

En 1927, Heisenberg démontre qu'il n'est pas possible en physique des particules de déterminer *à la fois* la position d'une particule, soit sa localisation dans l'espace et le temps, *et en même temps* sa quantité de mouvement. Contrairement à la description classique où la position et la quantité de mouvement déterminent exhaustivement le comportement dynamique d'un objet, ces deux mesures restent liées par une relation d'incertitude de telle sorte qu'une détermination exacte de l'une rend impossible la détermination exacte de l'autre en physique des particules.

C'est donc la notion même du Réel qui se modifie radicalement : l'ontologie quantique présupposera en effet que les phénomènes quantiques sont inséparables des conditions de leur manifestation et de leur enregistrement. Il n'y a donc plus de réalité physique autonome par rapport aux conditions expérimentales.

« Un phénomène quantique élémentaire n'est pas un phénomène avant d'être un phénomène enregistré, mené à terme par un acte irréversible d'amplification » dira Wheeler.¹⁵

Alors que depuis Galilée l'espace avait été géométrisé et que Newton avait numérisé la représentation de l'espace et du mouvement, Heisenberg a eu l'idée pour inscrire cette indétermination, de renoncer à représenter les valeurs mécaniques des particules par des nombres mais de leur associer des matrices c'est à dire un ensemble de valeurs possibles.

14. I. Stengers a publié un très intéressant ouvrage *Mécanique quantique, la fin du rêve* (Cosmopolitiques, La Découverte, 1997) auquel je me suis référé. Toutefois, reprendre la fin du « rêve » dans mon travail me paraît inadéquat dans la mesure où précisément c'est « l'interprétation des rêves » et l'hypothèse de l'inconscient au sens freudien qui introduit cette rupture entre fiction et réalité caractéristique tant de l'ontologie analytique que de l'ontologie quantique.

15. F. Lurçat, *Niels Bohr et la physique quantique*, Paris, Le Seuil, Points, 2001, p. 219.

Pour Bohr, auquel on doit en 1912 le premier modèle atomique, la réalité doit être dite *indéterminée* indépendamment de la mesure qui a permis de conférer une interprétation déterminée à un phénomène. On le voit, ce qui s'ouvre ici c'est une conception probabiliste du réel et l'abandon d'un déterminisme dont la mécanique de Newton fut l'apogée.

C'est bien à cette révolution que Einstein et les adversaires de l'école de Copenhague s'opposèrent : « Dieu ne joue pas aux dés ! » écrit-il dans une lettre à M. Born.

La position de Niels Bohr nous intéresse tout particulièrement en ce qu'elle ne considère pas la mécanique classique comme un « paradis perdu » mais comme une *idéalisation* lorsque les échanges d'énergie entre les appareils de mesure et l'objet peuvent être négligés. Les deux conceptions se rejoignent à la limite des grands nombres quantiques. C'est son « principe de correspondance ».

Il énoncera aussi dès 1927 sa conception de la *complémentarité* : « D'après l'essence de la théorie des quanta, nous devons nous contenter de considérer la présentation dans l'espace et dans le temps et le principe de causalité, dont la combinaison est caractéristique des théories classiques, comme des traits complémentaires mais exclusifs l'un de l'autre de la description du contenu de l'expérience, qui symbolisent les possibilités d'idéalisation et de définition. »¹⁶

La *complémentarité* ne désigne donc pas l'association de certains traits de la description des objets mais leur *exclusion mutuelle*.

Elle est donc un mot pour dire l'incompatibilité de prédicats : la continuité spatio-temporelle de notre image et l'atomicité des effets de la lumière, la dualité onde particule par exemple. Si elle lève ces paradoxes, si elle évite les contradictions c'est parce qu'elle la nomme et donc qu'elle la fait exister comme telle.

C'est en cela qu'elle rejoint la rationalité freudienne à l'œuvre dans la notion d'inconscient, qui ne connaît pas la contradiction ou plutôt qui permet de tenir compte d'aspects contradictoires des déterminants du sujet de l'inconscient.

C'est parce qu'elle est le passage d'une théorie où il y a *conjonction* entre la détermination de la position dans l'espace et dans le temps et la causalité à une théorie où il y a *disjonction* entre ces deux déterminations, la localisation

16. N. Bohr, *Physique atomique et connaissance humaine*, p. 72.

et la causalité (quantité de mouvement), qu'elle est à la fois « une généralisation rationnelle de l'idéal même de l'idée de causalité »¹⁷ et qu'elle rejoint ce que Lacan a appelé la « causalité psychique ».

Le problème en effet, est celui de la constitution de l'objet. Bohr constate, je dirais en bon linguiste, que le langage est imprégné d'une illusion de l'objectivation qui postule l'indépendance de la « réalité » et la complémentarité est le moyen de se débarrasser de cela. « La complémentarité... conduit ainsi à retrouver dans les sciences de la nature la nécessité d'un « art du discours ».¹⁸

Il s'agit bien là de la réintroduction de l'équivoque dans l'univoque.

Il est tout à fait intéressant de remarquer que les interrogations de Niels Bohr amènent à « renoncer au besoin de représentations intuitives dont tout notre langage est pénétré ; les concepts d'espace et de temps n'acquièrent un sens que par la possibilité de faire abstraction de l'interaction avec les instruments de mesure. »¹⁹

Parce qu'elle constitue une critique fondamentale de la notion de *représentation intuitive* c'est à dire *spatio-temporelle* en tant qu'elle est une idéalisation figurative de ce qui ne peut l'être, parce qu'elle impose de devoir abandonner l'illusion de localiser le réel en même temps que sa causalité, la complémentarité est inconcevable dans une philosophie du langage qui ne prendrait pas au sérieux la dynamique du signifiant et en ferait la copie ou la restitution des propriétés du réel.

Ainsi le travail sur le langage paraît essentiel : il s'agit de considérer que les concepts de la physique classique sont somme toute des images, des métaphores, que le langage de cette physique y compris son formalisme mathématique partage avec le langage commun la même illusion de la représentation, la même frontière entre le sujet et l'objet, la même conception de l'objectivité et de la subjectivité basée sur une distinction entre un extérieur et un intérieur. La subversion de cette partition imaginaire est à l'œuvre tant dans l'analyse que dans l'ontologie quantique.

L'interrogation jamais abandonnée par Bohr sur le *sens* physique mais aussi pour toute la théorie de la connaissance de l'introduction de la constante de Planck pour rendre compte des phénomènes atomiques situe le quantum

17. N. Bohr, *Discussion avec Einstein*, ibidem, p. 210.

18. C. Chevalley, ibidem, Introduction, p. 81.

19. Ibidem, p. 87.

d'action comme « *l'alogon* », ce que l'on ne peut pas dire dans le *logos*. »²⁰

Il est tout à fait intéressant de remarquer que cette notion de complémentarité résulte du travail d'une hypothèse contradictoire. L'hypothèse des quanta de lumière introduite par Einstein dans son article « *Sur un point de vue heuristique concernant la production et la transformation de la lumière* » reposait sur une situation paradoxale : elle exprime l'énergie d'un quantum en fonction de la fréquence du rayonnement. Or celle-ci n'a de sens que par des phénomènes incompatibles avec le quanta.

C'est précisément, pour dépasser ce point de vue *heuristique* que cette notion de complémentarité apparaît décisive. Il faut en effet prendre au sérieux l'affirmation de Husserl : « La science mathématique de la nature se vide de son sens dans la technicisation »²¹ et poser la question de la cohérence, de l'unité de la connaissance.

En outre, la complémentarité a une valeur épistémologique fondamentale en ce qu'elle démontre qu'il n'y a pas de réponse sans question, c'est-à-dire que le choix de celle-ci et du champ de savoir dont elle procède contraint les réponses et résultats.

La pensée de Niels Bohr nous intéresse plus particulièrement en ce qu'elle tente de tirer les conséquences de l'introduction du quantum d'action dans la physique des particules sans abandonner pour autant la physique classique et l'exigence d'intelligibilité.

Ce faisant il impose de fournir un effort permanent de travail sur le langage comme moyen de modifier les structures internes de la pensée. Il faut en effet sans cesse s'efforcer de ne pas *imaginer* les particules dont le mode d'existence n'est pas celui des objets du monde. Il ne faut donc pas « oublier » les limitations de l'ontologie galiléenne et de notre mode de pensée intuitive.

Mais il plaide tout autant pour se garder d'abandonner tout à fait cette ontologie en la remplaçant par un formalisme purement mathématique par exemple.

« Ni des mots nouveaux ni des formalismes nouveaux ne produisent par eux-mêmes un effet d'intelligibilité. Nous ne comprenons pas seulement avec notre cerveau, comme le disent les théories à la mode : nous comprenons avec

20. Ibidem, p. 92.

21. In F. Lurçat, ibidem.

notre corps charnel et spatial, et avec notre langage qui s'adresse à autrui. »²²

Il y a là des accents assez proches de ceux de Lacan quand il déplore notre fondamentale débilite mentale : celle d'être *nécessairement* pris dans l'imaginaire, soit cette contrainte de l'homme de ne pouvoir penser qu'avec son image du corps, alors même qu'il tente de rendre compte du sujet de l'inconscient par les nœuds borroméens.

8. L'inconscient structuré comme un langage

Quand Lacan énonce son « inconscient structuré comme un langage », il énonce que les lois de l'inconscient, entendu comme le discours de l'Autre, qui déterminent le désir de l'homme sont les « lois du langage ». La jouissance qui y est interdite, soit celle que métaphorise l'interdit de l'inceste, est celle d'une saisie sans perte de l'objet, une jouissance immédiate de l'objet.

Il est aisé de démontrer que ce même renoncement à saisir sans médiation l'objet est au cœur de la différence entre la physique des particules et de la mécanique newtonienne.

Y aurait-il dès lors un rapport entre les « lois quantiques » et les « lois du langage » auxquelles Lacan fait références ?

Poser la question de l'équivalence ou de la différence des lois de la physique et de celles du désir humain peut paraître être un exercice dépourvu de tout fondement épistémologique.

Nous ne sommes ni des particules ni des planètes, c'est entendu.

Néanmoins, bien des auteurs se sont essayés à de tels rapprochements. Citons Georges Devereux par exemple, ou plus proche de nous, le livre de Charles Melman et Jean-Pierre Lebrun *L'homme sans gravité* n'évoque-t-il pas qu'ils sont eux aussi traversés par de tels rapports ?

Lacan lui-même y a été conduit durant *toute la durée* son enseignement. Le 14/01/75 par exemple, il énonce : « La science ne s'est peut-être pas encore tout à fait rendu compte que si elle traite la matière, c'est comme si elle avait un inconscient, ladite matière, comme si elle savait quelque part ce qu'elle faisait. »²³

Autrement dit, les « lois du langage » ne sont pas les lois de la gravitation universelle, parce que le sujet n'est pas le Moi et que l'objet a n'est pas un

22. Fr. Lurçat, *Niels Bohr et la physique quantique*, p. 233, Paris, Seuil, 2001.

23. J. Lacan, *RSI*, p. 49, inédit.

objet du monde, mais toute la question va être de savoir si elles les récuse ou si elles viennent s'articuler à elles en les limitant.

Une question homologue va traverser la physique : quels sont les rapports entre la physique newtonienne ou relativiste et celle des quanta ?

Une partie de la réponse à cette question connaîtra le jour sous le nom de « principe de correspondance » dans l'œuvre de N. Bohr : quant l'interaction entre les objets et les instruments de mesure peut être négligée, alors les lois de la physique classique sont d'application. La mécanique newtonienne constitue donc une idéalisation de la mécanique quantique quand les nombres quantiques sont très grands.

Quand Lacan remarque, dans son séminaire *L'objet de la psychanalyse* qu'avec le langage ordinaire, on aboutit toujours peu ou prou à une entification du sujet, ou bien des années plus tard que quand on se véhicule avec des mots on est tout de suite dans des chausses trappes parce qu'on ne peut éviter d'imaginer le sujet, l'objet et l'Autre en rabattant par exemple les rapports du sujet et de l'Autre sur une dialectique de contenant et de contenu, il énonce assez que les « lois du langage » ne rendent pas caduques les lois des représentations du monde et qu'il faut en préciser les rapports.

9. Une désintrinsication des « Lois du langage » et du corps ?

Tandis que la réalité psychique de Freud reste étroitement liée au Père, à l'Œdipe et en définitive à la réalité religieuse, la conceptualisation lacanienne du nouage des trois dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire est une tentative laïcisée de faire tenir le sujet de l'inconscient dans son rapport à l'objet qui le fonde.

L'enseignement de Lacan en soutenant que le « sujet de l'inconscient c'est le sujet de la science » et en dé-substantialisant²⁴ le Père laisse penser que *du fait même de la chaîne signifiante*, d'être pris dans le langage, un certain nombre d'éléments seront refoulés ou rejetés et que du même coup, on ne pourra plus jouir de l'objet immédiatement : expulsé, il constitue le Réel.

C'est aussi ce qu'en toute rigueur la théorie quantique nous rappelle.

Néanmoins, pour peu que la question du sens reste posée, l'objet a et le quantum d'action h ont ceci en commun qu'ils sont en position de faire *lien entre réalité et réel*. Ils sont en quelque sorte l'ombre de l'objet du monde.

24. Il y a deux horizons au signifiant : le matériel qui est aussi le maternel et le mathématique précise Lacan dans « Le savoir du psychanalyste ». Inédit.

Ce lien, en ce qui concerne la psychanalyse, c'est à l'opération du Nom-du-Père que nous le devons.

En effet, comme nous le rappelle Melman, « L'inconscient n'a pas *a priori* l'obligation d'être sexuel »²⁵, la question du sens pourrait être éludée dans une société où la jouissance d'un objet positivé a tendance à se substituer à la jouissance phallique.

C'est, selon Lacan, à l'intervention du Nom-du-Père que nous devons la sexualisation de cet objet : la jouissance phallique étant ce qui nous interdit d'en jouir pleinement c'est-à-dire incestueusement. On ne pourra plus jouir que du semblant.

Autrement dit ce qui vient articuler cet objet a qui sans cela n'est notable que d'une écriture, au monde sensible des représentations et de l'image du corps, c'est de le penser, c'est-à-dire de le lier aux orifices du corps par cette opération paternelle.

Alors serait-il pensable que le langage n'effectue plus ce lien entre réel et réalité, que le fantasme ne nous protège plus suffisamment de cette irruption d'un réel dans le monde ?

Il est remarquable que les deux écueils de la théorie psychanalytique du sujet de l'inconscient soient homologues à ceux que j'ai signalés ci-dessus pour la théorie quantique.

A « l'oubli » des limitations des lois de la gravitation, correspond notre fâcheuse tendance à prendre le sujet pour un Un.

A « l'abandon » de toute référence au sens de la théorie quantique correspond soit un positivisme dangereux en ce qu'il « oublie » que l'humain a aussi un corps qui peut être dit réel et compte *comme tel* pour l'identité sexuée de tout sujet, ou un scepticisme dangereux si le rien dans l'Autre sur lequel l'identité repose aussi venait à être pris pour le seul objet qui fonde le sujet²⁶ « libérant ainsi le sujet de sa gravité ».

L'hypothèse de l'inconscient n'est pas une hypothèse heuristique, c'est-à-dire une « hypothèse dont on ne chercherait pas à savoir si elle est vraie ou fausse, mais qu'on adopterait seulement à titre provisoire comme idée directrice dans la recherche des faits », l'insistance freudienne sur « l'épreuve de la réalité » nous le rappelle à suffisance. Le signifiant n'est pas une

25. Ch. Melman, *L'homme sans gravité*, Paris, Denoël, 2002, p. 167.

26. Ch. Melman annuaire de l'Association Lacanienne Internationale 2001-2003.

représentation...mais il représente néanmoins le sujet pour un autre signifiant, il ne libère pas *totalem*ent de cette contrainte de l'image du corps.

C'est en cela que les interrogations philosophiques de Bohr sur l'intelligibilité des concepts quantiques et sur l'unité de la connaissance nous paraissent fondamentales et homologues aux interrogations qui sont les nôtres, même si elles peuvent actuellement paraître « dépassées » par les avancées contemporaines. La complémentarité est bien le concept qui vient limiter une telle évolution qui considérerait comme superflue cette nécessité de se représenter pour l'Autre.

En d'autres termes, chaque fois que la jouissance de l'objet tend à se substituer à la jouissance phallique, il n'est pas impossible de repérer certains moments où les « Lois du langage » délestées des contraintes de l'arrimage à l'instance paternelle deviennent homologues à des « Lois quantiques » détachées de toute *ontologie géométrique*, devenant ainsi purement *mathématique* où la question du sens et de la compréhension n'ont plus cours. La parole si brillante fût-elle perd alors de son efficace à éviter que le sujet ne s'abîme éperdument.

10. « Métaphysique des tubes »²⁷

« Au commencement, il n'y avait rien. Et ce rien n'était ni vide ni vague : il n'appelait rien d'autre que lui-même...Dieu avait les yeux perpétuellement ouverts et fixes. Sils avaient été fermés, cela n'eût rien changé. Il n'y avait rien à voir et Dieu ne regardait rien. Il était plein et dense comme un œuf dur, dont il avait la rondeur et l'immobilité ».²⁸

La petite Amélie sortira de cet état extrêmement préoccupant grâce à un « accident psychique », celui dont j'ai parlé ci-dessus²⁹.

La proximité de la mort, Amélie l'avait déjà connue lorsque son univers se résumait à demeurer « les yeux ouverts sur le plafond ».

Son attrait, elle va le retrouver à trois ans dans ce qu'elle nomme « sa première – et, à ce jour, ma seule – tentative de suicide ».

Chaque jour, vers midi, elle nourrit les trois carpes qu'elle a reçues pour son troisième anniversaire et qu'elle a baptisées Jésus, Marie, Joseph. Funeste

27. A. Nothomb, *Métaphysique des tubes*, op. cit.

28. Ibidem, p. 5.

29. Paragraphe 5.

cadeau : les carpes, symbole des garçons honorés au mois de mai, lui renvoient qu'il n'y a pas de symbole de la féminité et que bien qu'il y ait de nombreuses différences sur terre, l'opposition homme femme n'en est pas une semblable aux autres. Vérité inimaginable.

Les carpes, renvoient à un lien au frère ennemi ourdi d'une envie mortelle.

Mais bien au-delà de ce qui s'y condense comme chaînes signifiantes, c'est parce qu'elles vont dans le Réel la confronter à ce qu'elle est comme objet a que le monde va imploser et en l'entraînant à s'abîmer dans l'eau de leur bassin.

Quand l'objet a ressurgit dans le monde de la représentation, avec les accents d'obscénité qui témoignent de la rupture du voile phallique, il fait imploser celui-ci qui ne se maintient que de son éviction. Il rend impossible pour le sujet de se maintenir (ne fût-ce que sous cette forme de n'y trouver aucune place fixe comme l'indique les schémas optiques³⁰ de Lacan où le sujet ne cesse de ne pas trouver un lieu d'inscription) dans cette dialectique des représentations, entre i(a) et i'(a) sous le regard de l'Autre, I.

Que cette scène se déroule donc sous les yeux d'une domestique japonaise au regard de laquelle Amélie n'est rien de par sa condition de descendante d'assimilés aux vainqueurs de la guerre, ne rend cette déchéance que plus éclairante.

« Les sales gueules de Jésus, Marie et Joseph rappliquaient à l'instant. En un grand fracas d'eau fouettée à coup de nageoires, ils se jetaient sur leur pitance, ils se battaient pour avaler le plus possible de ces crottes de bouffe... Ce fut mon premier dégoût... Alors pourquoi la bouche des carpes provoquait-elle en moi ce vertige horrifié, cette consternation de sens, ces sueurs froides, ces spasmes du corps et de l'esprit ? Mystère.

Il m'arrive de penser que notre unique spécificité individuelle réside en ceci : dis-moi ce qui te dégoûte, je te dirai qui tu es. Nos personnalités sont nulles, nos inclinations les plus banales les unes que les autres. Seules nos répulsions parlent vraiment de nous. »³¹

Alors, devant ce spectacle obscène des gueules voraces qui lui impose la

30. NB : je dis **les** schémas optiques en regard des transformations successives de ces schémas mettant en jeu cette dialectique des miroirs plans et sphériques depuis 1939 et le texte sur le stade du miroir jusque 1960 et le séminaire sur l'Identification.

31. Ibidem, p. 135.

vision de leur *tube digestifs* s'impose à elle la consternante certitude que malgré sa glorieuse impression d'évoluer, elle n'est jamais qu'un tube, elle aussi. Un tube digestif comme vérité de son être.

« Souviens-toi que tu es un tube et que tube tu redeviendras...Regarde donc. Regarde de tous tes yeux. La vie, c'est ce que tu vois : de la membrane, de la tripe, un trou sans fond qui exige d'être rempli. La vie est ce tuyau qui avale et qui reste vide. »³²

Devant ce qu'elle est comme objet, elle se laisse glisser dans l'eau, elle s'y abîme dans la noyade, dans la jouissance mortelle et suicidaire d'une douceur inattendue.

« Ensuite, il ne s'est plus rien passé. »³³

32. Ibidem, pp. 145, 146.

33. Ibidem, p. 157.